LE NEZ DU PERVERS

« L'odorat a ses monstres ». Ces mots sont ceux du romancier Émile Zola dans une lettre adressée à un médecin en formation de vingt-deux ans, Étienne Tardif, le 22 janvier 1897¹. Dans le cadre d'une thèse de doctorat consacrée à l'influence des odeurs sur la vie sexuelle humaine, le futur praticien s'est adressé à « l'illustre écrivain social » pour l'interroger au sujet de l'impact des parfums sur la sexualité. Les odeurs influent-elles sur le désir ? Cet effet varie-t-il selon le sexe ? la classe sociale ? le degré d'éducation ? Est-ce être dépravé que d'être excité par l'odeur corporelle de son partenaire ?

La réponse du maître de Médan prend la forme d'une double page manuscrite abondamment raturée, que Tardif reproduira religieusement dans son ouvrage. Bien qu'il commence par se déclarer incompetent sur le sujet, Zola risque quelques hypothèses. Il pense lui aussi que « le sens de l'odorat est un des pièges par lesquels la nature prend le mâle, pour assurer la propagation de l'espèce » tant chez l'homme que chez l'animal, la notion de « piège » suggérant d'emblée un danger latent. Cette idée enthousiasme Tardif et va servir de ligne directrice à son traité. Se prononçant sur les risques de dérèglement, Zola précise que « si l'instinct entre en jeu, il peut y avoir perversion de l'instinct » ; dans ce cas, « [l]a perversité, la monstruosité sont au bout ». Il réfute par contre l'opinion voulant que ce dérèglement soit plus susceptible de se manifester dans certains groupes sociaux : « Si l'odorat a ses monstres, conclut-il, je crois pourtant qu'ils peuvent se produire dans toutes les classes ».

Tant par son contenu que par son histoire, cette lettre cristallise de nombreux enjeux de la question olfactive telle qu'elle se pose à la fin du XIX^e siècle. Elle témoigne de l'intérêt du milieu médical pour l'odorat et pour ses liens avec la vie sexuelle. Elle trahit également sa crainte de voir ces liens se pervertir et basculer vers la pathologie. Enfin, au-delà de ces éléments de fond, elle rend compte de l'interaction étroite unissant le monde médical et le monde littéraire à l'époque. Un jeune praticien cherchant à faire ses preuves – et peut-être un peu opportuniste – reconnaît en un écrivain à succès une figure d'autorité, et place sa recherche sous

¹ Lettre reproduite in : TARDIF Étienne, *Étude critique des odeurs et des parfums. Leur influence sur le sens génésique*, Bordeaux, Cassignol, 1898, p. 61-62.

son patronage. L'importance qu'accorde Zola aux odeurs dans ses œuvres l'élève au rang de référence sur le sujet, au point qu'un scientifique n'hésite pas à solliciter son expertise. En se prêtant à l'exercice, le romancier valide implicitement l'intérêt de l'entreprise de son correspondant. À propos du rôle des senteurs dans la reproduction humaine, son constat que « des observations précises manquent ici complètement » et que « [r]ien que sur cette matière, il y aurait un livre à écrire » sonne comme une invite à combler cette lacune. Le livre à venir apparaît donc comme le contrepoint scientifique devant venir compléter et valider les propres observations de l'écrivain. Médecine et littérature s'associent dans une visée collaborative ayant pour objet l'exploration de la naso-généralité.

Cette coopération autour de la question de la déviance olfactive, si elle est particulièrement manifeste dans cet exemple, ne constitue pas un cas isolé. En un siècle où « le stylo et le stylet se confondent souvent en un seul instrument »², scientifiques et hommes de lettres instaurent un rapport dialectique fondant un système de représentation où olfaction et perversion ont partie liée. De cette interaction naît la figure du « pervers olfactif », personnage entretenant un rapport jugé anormal à l'odeur et que ses propres exhalaisons trahissent en vertu d'une subtile sémiologie olfactive. C'est cet individu, qui hante l'imaginaire médico-littéraire finisécularisé mais constitue une tache aveugle du discours critique sur la question, que nous allons mettre en lumière, exposant ainsi le cœur du péril olfactif.

*

* *

1. UN CODE CULTUREL

« Toute odeur est tissée d'imaginaire »³ rappelle le sociologue et anthropologue David Le Breton. Le rapport aux odeurs n'est pas un invariant de l'expérience humaine, mais un phénomène culturel, historiquement indexé. Si leur perception physiologique est biologiquement déterminée,

² STEAD Évanghélia, « *Musa Medicinalis* : variations sur la médecine et les lettres au tournant du siècle dernier », *Romantisme*, n° 94 « Nosographie et décadence », 1996, p. 111.

³ LE BRETON David, « Les mises en scène olfactives de l'autre ou les imaginaires du mépris », in : *À fleur de peau. Corps, odeurs et parfums*, dir. LARDELLIER Pascal, Paris, Belin (« Nouveaux Mondes »), 2003, p. 117.

le traitement des messages olfactifs, l'importance qui leur est accordée et leur plus ou moins grande valorisation s'inscrivent, pour leur part, dans un contexte spécifique et varient selon les périodes et les cultures. La réception des stimuli odorants est riche d'enseignements sur les représentations d'une société donnée, notamment sur son rapport au corps, au sexe et à l'instinct. Déconstruire la perception olfactive, ou du moins le discours qui l'entoure, permet de remonter au substrat idéologique qui sous-tend son évaluation en termes hédoniques (agréable ou désagréable), culturels (attendu ou inattendu) et moraux (acceptable ou inacceptable). Il en découle que l'étude des senteurs du passé et des réactions qu'elles ont pu provoquer renseigne non seulement sur les goûts de l'époque, mais aussi sur les mentalités et les conceptions. L'odeur constitue, dans cette perspective, la quintessence du passé, l'émanation d'un moment historique dont elle permet de restituer l'esprit. C'est bien là ce que constatent les anthropologues Constance Classen, David Howes et Anthony Synnott lorsqu'ils écrivent que « [l]'étude de l'histoire culturelle des odeurs est, de façon très concrète, une exploration de l'essence de la culture humaine »⁴. Un élément apparemment aussi volatil et insignifiant qu'une senteur constitue donc une voie d'accès privilégiée vers l'air du temps.

Or le XIX^e siècle est, entre tous, le siècle de l'odeur. Une telle affirmation peut surprendre. Dans son ouvrage fondateur de 1982 *Le Miasme et la Jonquille*, qui a marqué le début de l'intérêt des sciences humaines pour l'odorat et ses perceptions, l'historien Alain Corbin a montré que la France du XVIII^e et surtout du XIX^e siècles avait progressivement fait régner un « silence olfactif », précurseur de la « mystérieuse et inquiétante désodorisation »⁵ de notre époque. La société d'alors serait devenue de plus en plus inodore, au point de se montrer *osmophobe*, intolérante aux odeurs. Le paradoxe n'est qu'apparent. Ce que Corbin discerne, c'est une « hyperesthésie collective »⁶, c'est-à-dire une sensibilité soudainement accrue aux sensations olfactives, non pas de la part d'individus isolés, mais de toute une société. En effet, traquer les odeurs implique de les sentir ; les dénoncer nécessite d'en parler ; purifier l'espace rend perceptibles de nouveaux arômes, précédemment masqués sous des émanations

⁴ « The study of the cultural history of smell is, therefore, in a very real sense, an investigation into the *essence* of human culture. » (CLASSEN Constance, HOWES David, SYNNOTT Anthony, *Aroma. The Cultural History of Smell*, London – New York, Routledge, 1994, p. 3). Sauf autre précision, toutes les traductions sont le fait de l'auteur.

⁵ CORBIN Alain, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, p. II.

⁶ *Ibid.*, p. I.

plus fortes. La désodorisation du XIX^e siècle touche les rues, les habitations et les corps, en aucun cas les discours. Au contraire. Jamais, jusqu'alors, ne s'était-on autant préoccupé des odeurs. Les hygiénistes et les médecins étudient le fonctionnement de l'olfaction et mettent en garde contre les effets supposément délétères de certaines exhalaisons ; les parfumeurs prospèrent, livrent leurs recettes et leurs conseils et informent sur les matières premières ; les auteurs de manuels de savoir-vivre fixent les bons usages du parfum ; les proto-sexologues s'interrogent sur le rôle de l'odorat dans la sexualité humaine et les écrivains intègrent abondamment la composante olfactive à leurs textes, cet intérêt constituant « [u]n des faits culturels marquants de la fin du XIX^e siècle »⁷ selon Jean de Palacio. Il se met donc en place une constellation de propos⁸ dont la nature et la visée diffèrent parfois radicalement, mais qui, ensemble, contribuent à former le discours d'époque autour de la question olfactive.

En éclairant les représentations, ce discours révèle et établit également les normes qui régissent le champ des odeurs. Il distingue entre les pratiques acceptées ou réprouvées et détermine les significations attribuées à tel ou tel effluve. Les travaux des historiens de la parfumerie ont montré que certains arômes étaient alors fortement connotés⁹. Le musc constituait ainsi le summum du mauvais goût, tandis que le patchouli annonçait la courtisane et que la violette conférait une aura de respectabilité. Ces exemples d'associations témoignent de l'existence de règles qui ne sont pas intrinsèques aux senteurs, mais culturellement inscrites. Les très strictes prescriptions de l'époque concernant l'usage d'articles de parfumerie peuvent être vues comme un ensemble de principes cartographiant et bornant l'espace collectif dans lequel se diffusent les odeurs. En cela, elles constituent ce que l'on appellera le *code olfactif*. Ce code balise l'environnement social et en assure la lisibilité, assignant une signification précise aux différents effluves, qui fonctionnent à la façon de signes. Ce modèle d'appréhension du réel est comparable à celui de la sémiologie médicale, qui, dans l'Antiquité déjà, invitait à identifier une maladie

⁷ PALACIO Jean (de), *Le Silence du texte. Poétique de la Décadence*, Louvain – Paris – Dudley, Peeters (« La République des Lettres »), 2003, p. 201.

⁸ S'y ajoute un discours philosophique séculaire, qui, malgré quelques exceptions fameuses (Nietzsche notamment), perpétue dans son ensemble une méfiance profonde vis-à-vis de l'odorat. Sur le sujet, voir l'ouvrage de JAQUET Chantal, *Philosophie de l'odorat*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

⁹ Voir notamment les travaux de BRIOT Eugénie et plus spécifiquement son ouvrage *La Fabrique des parfums : naissance d'une industrie de luxe*, Paris, Vendémiaire, 2015.

par ses exhalaisons, procédé que certains médecins tentent de revaloriser au XIX^e siècle¹⁰. Dans le cas du parfum, ce mode de faire se trouve appliqué à un champ plus vaste, permettant de situer les individus sur l'échiquier social en fonction de leur sillage.

Les senteurs font donc partie intégrante de ces nouveaux systèmes de signes qu'invente le siècle et dont Andrea Del Lungo et Boris Lyon-Caen ont étudié la diversité. Dans un monde d'après l'Ancien Régime dont la lisibilité sociale est brouillée et où les signes se complexifient, elles font partie des indices devant répondre à cette « exigence majeure qui traverse les paradigmes du savoir au XIX^e siècle, celle de *déterminer les identités individuelles* »¹¹. Se développe une véritable herméneutique olfactive visant à identifier les individus et à les insérer dans des groupes sociaux au sein d'une hiérarchie clairement déterminée. L'odeur se trouve alors investie d'un double pouvoir d'intégration et d'exclusion : il devient possible de distinguer *au nez* celui qui respecte le code olfactif, donc la bienséance, de celui qui s'en écarte, en vertu d'une sémiologie odorante qui organise un monde de la parfumerie en pleine extension.

2. SÉMIOLOGIE OLFACTIVE

Les élégantes du XIX^e siècle usent et abusent du parfum. Ce marché passe de 1,8 million de francs en 1810 à 80 millions en 1900, pour finalement atteindre les 100 millions en 1912¹². Un tel accroissement appelle un encadrement strict, alliant proscription et prescription : certaines substances seraient à éviter, car dangereuses ; les parfums trop lourds sont réprouvés, évocateurs d'une époque où ils servaient à masquer la mauvaise odeur corporelle ; lorsqu'ils sont d'origine animale (comme le musc, l'ambre ou la civette), on leur reproche d'être associés au rut et donc à une sexualité primale. Afin de protéger à la fois sa santé et sa réputation, la femme respectable se contentera de senteurs florales légères

¹⁰ À ce sujet, voir PERRAS Jean-Alexandre, WICKY Érika, « La sémiologie des odeurs au XIX^e siècle : du savoir médical à la norme sociale », *Études françaises*, vol. 49, n°3, 2013, p. 119-135.

¹¹ DEL LUNGO Andrea, « Temps du signe, signes du temps. Quelques pistes pour l'étude du concept de signe dans le roman du XIX^e siècle », in : *Le Roman du signe. Fiction et herméneutique au XIX^e siècle*, dir. DEL LUNGO Andrea, LYON-CAEN Boris, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (« Essais et Savoirs »), 2007, p. 10.

¹² BRIOT Eugénie, « Imiter les matières premières naturelles. Les corps odorants de synthèse, voie du luxe et de la démocratisation pour la parfumerie du XIX^e siècle », *Entreprises et Histoire*, n°78, 2015/1, p. 61.

et délicates, qu'elle emploiera avec parcimonie. À la fin du siècle, les progrès de la synthèse chimique viennent encore complexifier le paysage olfactif, en rendant les articles de parfumerie plus largement accessibles. Dès lors, le simple fait d'arborer une fragrance ne suffit plus à distinguer la mondaine de la femme du peuple. On se doit de pallier cette perte de lisibilité en affinant les règles, de façon à édicter de nouveaux critères de distinction. L'ensemble de ces recommandations, largement relayées par les manuels de savoir-vivre et la presse féminine, forme ce fameux code qui fixe les normes du bon goût et préside aux « élégances olfactives »¹³, selon l'heureuse expression de l'historienne de la parfumerie Eugénie Briot.

Le parfum intègre alors ce que l'historienne Catherine Lanoë appelle le « langage des apparences », qui considère « les parures comme de véritables systèmes, véhicules d'un langage technique signifiant »¹⁴. La toilette « devient tout à la fois le support d'une communication non verbale entre les individus et le lieu d'un possible investissement symbolique »¹⁵. Choisir un parfum, c'est se réclamer d'un positionnement social et le faire savoir par le biais d'un message odorant, dont la lisibilité implique que le récepteur ait lui-même connaissance du code olfactif. En cela, il s'agit bien d'un langage, une forme de communication reposant sur une convention partagée au sein d'une société donnée.

La maîtrise et le respect de cet idiome témoignent de la conformité de l'individu à son groupe social. Le sillage d'une femme du monde constitue ainsi une forme de carte de visite qui atteste de son appartenance au cercle des élégantes. Carte de visite, mais également carte d'identité, puisque le XIX^e siècle considère que le parfum ne révèle pas uniquement les goûts et le statut, mais également la personnalité de celle qui l'arbore. « Chaque mondaine se laisse lire par son parfum »¹⁶ note ainsi le poète René Fleury, en une formule qui résume parfaitement les enjeux du signe olfactif et de son déchiffrement. L'idée de l'écrivain, partagée par nombre de ses contemporains, est que le choix d'une fragrance en dit long sur le caractère :

¹³ BRIOT Eugénie, « De l'*Eau Impériale* aux *Violettes du Czar*. Le jeu social des élégances olfactives dans le Paris du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°55-1, 2008/1.

¹⁴ LANOË Catherine, « Les systèmes de parure comme langage technique », in : *Artefact*, n°1 « Corps parés, corps parfumés », dir. LANOË Catherine, MOULINIER Laurence, 2013, p. 16-17.

¹⁵ *Ibid.*, p. 26.

¹⁶ FLEURY René, « L'art des parfums », *La Vogue*, 15 janvier 1900, p. 43.

Une femme de goût se trahit par son parfum. Silencieuse et réservée, quelques gouttes d'huile antique à l'extrait de violette lui suffiront ; fière, un peu cravachante, elle aimera le tzinniah hautain ; blonde et caressante, et languissante et troublée, elle s'annoncera telle par l'héliotrope blanc ; mûre, encore sensuelle, un peu massive, elle aura de l'inclination pour le patchouli, ardemment ; âprement voluptueuse, ses favoris seront le stephanotis, le chypre, l'opulent opoponax ; simple, franche, le foin coupé imprégnera son mouchoir.¹⁷

À chaque type féminin son parfum, qui en est à la fois la prolongation et la marque explicite. Quoique toute élégante soit libre de choisir le sien – dans la limite des senteurs autorisées par le code – sa préférence semble se porter automatiquement sur un arôme qui correspond à sa nature profonde et la donne ainsi à sentir à son entourage. Le choix exprime le goût, qui trahit le caractère. « Prenez garde, mesdames, avertit un article du *Gil Blas*, il paraît que les parfums sont des indiscrets qui révèlent jusqu'à vos plus intimes sensations »¹⁸. Alors que la fragrance est parfois dépeinte comme ce qui, en dissimulant l'odeur corporelle, masque la vérité de l'être¹⁹, elle est aussi ce qui l'expose, ce qui dévoile les penchants et les tempéraments, presque à l'insu du porteur. Il n'y a donc pas tant opposition que continuation entre un parfum-corps révélateur et impossible à frelater et un parfum-artifice qui montre finalement plus qu'il ne cache, acquérant une dimension quasi physiognomonique. En cela, la senteur artificielle ressortit à un mode de pensée où, comme le formule Roger Chartier, « l'apparence est le signe de l'être »²⁰.

L'idée selon laquelle l'arôme révèle la nature des choses est ancienne. Elle connaît l'une de ses plus fameuses formalisations au début du XVIII^e siècle, lorsque le savant néerlandais Herman Boerhaave énonce sa théorie dite « de l'esprit recteur », qui fait de l'odeur une substance à part entière, regroupant les principales qualités du corps dont elle émane²¹. Ainsi, les vertus médicinales d'une plante seraient tout entières contenues dans son parfum. Bien que cette hypothèse soit infirmée dès la fin du siècle²², elle continue d'imprégner les représentations et les

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ LE DIABLE BOITEUX (baron de Vaux), « Échos & Nouvelles », *Gil Blas*, 18 avril 1898.

¹⁹ « La sémiologie des odeurs au XIX^e siècle », art. cité, p. 127.

²⁰ CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 53.

²¹ BOERHAAVE Herman, *Elemens de chimie*, trad. J.-N.-S. Allamand, Paris, Durand, 1754 [1732], t. 1.

²² FOURCROY Antoine-François, « Mémoire sur l'Esprit recteur de Boerrhaave, l'arome des chimistes français, ou le principe de l'odeur des végétaux », *Annales de chimie*, t. 26, 30 Germinal, an VI^e (19 avril 1798), p. 232-250.

mentalités bien au-delà, notamment pour ce qui a trait aux odeurs humaines. En 1903 encore, le Dr Monin, auteur d'un ouvrage influent sur les odeurs corporelles, affirme par exemple que « tout homme a une odeur particulière qui le caractérise parmi ses semblables »²³. Dis-moi ce que tu sens et je te dirai qui tu es.

La survivance de cette idée s'explique par ce que l'anthropologue Olivier Wathelet nomme le « module cognitif olfactif », c'est-à-dire « l'ensemble des croyances intuitives qui s'activent spontanément dans l'exercice de la pensée des odeurs »²⁴. Selon lui, l'une des propriétés principales attribuées à l'odeur dans la culture occidentale est la « réduction essentialisante », en vertu de laquelle elle constituerait l'essence du corps qui l'exhale. La tendance à considérer l'odeur comme le révélateur de l'intériorité d'un individu ferait donc partie intégrante de la façon dont est pensée l'olfaction, indépendamment des théories scientifiques sur la question. Gaston Bachelard rattache cette propension au phénomène de « conviction substantialiste »²⁵, c'est-à-dire à la tentation d'« uni[r] directement à la substance les qualités diverses » qu'elle manifeste²⁶. Les sensations olfactives y seraient particulièrement propices, puisqu'elles semblent provenir directement de l'objet et renseigner sur sa réalité matérielle. « Le réalisme du nez est bien plus fort que le réalisme de la vue »²⁷ note le philosophe. En vertu de cette absence de médiatisation, « les odeurs ont été souvent données comme des preuves de *réalités individualisées* »²⁸, ce dont témoigne amplement la fusion de l'exhalaison et de l'être.

Cette notion confère une extension sans précédent au code olfactif. Celui-ci, dans son acception la plus large, ne fixe plus uniquement la norme concernant l'usage des fragrances, mais touche aux senteurs humaines dans leur ensemble. Dès lors, son pouvoir se trouve nettement

²³ MONIN Ernest, *Les Odeurs du corps humain. Causes et traitements*, Paris, Doin, 1903, p. 51.

²⁴ WATHELET Olivier, « Du parfum comme matière à transmettre. Arguments pour une anthropologie osmologique par la littérature », *Estudios de Lengua y Literatura Francesas*, n°18 « Les Sentiers du parfum », 2008, p. 158.

²⁵ BACHELARD Gaston, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1967 [1938], p. 133. Le philosophe voit dans cette tendance un biais épistémologique majeur : « La saveur, comme l'odeur, peut apporter, au substantialisme, des assurances premières qui se révèlent par la suite comme de véritables obstacles pour l'expérience chimique » (*Ibid.*, p. 136). À ce sujet, voir LE GUÉRER Annick, *Les Pouvoirs de l'odeur*, Paris, Odile Jacob, 2002 [1988], p. 201.

²⁶ *La Formation de l'esprit scientifique, op. cit.*, p. 112.

²⁷ *Ibid.*, p. 133.

²⁸ *Ibid.*, p. 134.

accru, sa puissance d'intégration ou d'exclusion portant également sur l'odeur corporelle, et donc sur l'expression de l'identité profonde. Les implications en cas de non-conformité s'en trouvent aggravées. Le parfum, bien qu'il soit censé révéler l'intériorité, peut être abandonné ou changé. À l'inverse, les exhalaisons personnelles sont inséparables de l'individu et, lorsqu'elles sont jugées contraires aux normes, le condamnent à être ostracisé.

On peut alors considérer que l'odeur inappropriée opère à la façon d'un stigmate, une marque d'infamie. S'inscrivant dans la lignée des travaux du sociologue Erving Goffman, Christèle Couleau étudie cette idée en lien avec la sémiologie du corps au XIX^e siècle et énonce plusieurs remarques qui valent également pour le champ olfactif. Elle note ainsi que le stigmate « naît [...] du décalage existant entre les attributs *normalement* inclus dans la configuration d'une identité sociale *acceptable*, et ceux que possède effectivement l'individu considéré »²⁹, révélant de fait ce que Goffman appelle une « idéologie du stigmate ». Un certain nombre de caractéristiques sont préétablies, constituant la norme ; les traits qui n'appartiennent pas à cet ensemble signalent l'inadéquation de l'individu. Ce faisant, ils révèlent, par la négative, les critères de la « normalité », et donc sa dimension idéologique.

Couleau souligne également la façon dont « le stigmate relie le moral au physique »³⁰, faisant du second l'indice du premier. Un glissement similaire s'observe dans le domaine olfactif, qui passe de l'esthétique au somatique, puis à l'éthique. L'odeur agréable, conforme au code, devient synonyme de vertu, tandis que l'exhalaison jugée déplaisante, anormale, annonce le vice. L'élément olfactif constitue, sur le plan anthropologique, un marqueur moral, en vertu duquel « ce qui sent bon inspire la confiance, ce qui sent mauvais est fourbe et dangereux pour les imaginaires collectifs »³¹, comme le résume David Le Breton.

Cette lecture axiologique des effluves témoigne, là encore, de la dimension culturelle qui préside à leur interprétation. L'idée selon laquelle la puanteur révèle l'immoralité découle d'une association séculaire unissant le nauséabond, le sale, l'impur et le vicieux. Déjà dans la médecine humorale antique, l'aromate, assimilé au chaud, au sec, au sain et à l'odeur balsamique, s'oppose à la pestilence, froide, humide et

²⁹ COULEAU Christèle, « “Stigmates” : Du signe particulier au signal narratif », in : *Le Roman du signe, op. cit.*, p. 161.

³⁰ *Ibid.*, p. 162.

³¹ « Les mises en scène olfactives de l'autre », art. cité, p. 115.

maladive³². La pensée chrétienne joue également un rôle central dans cette conception, opposant à l'odeur suave de la sainteté les relents soufrés du diabolique. Corbin remarque que, au XIX^e siècle encore, « [l]a puanteur du pécheur est prise au pied de la lettre »³³. Celui qui exhale une odeur considérée comme désagréable est donc perçu comme vicieux.

La réciproque vaut également, qui prête à l'Ennemi un sillage nauséabond. Il s'agit même là d'un lieu commun des discours de rejet, qu'ils regardent l'ethnie, la religion, la classe, le genre ou l'apparence³⁴. Ce ne sont donc pas uniquement des individus, mais bien des groupes sociaux dans leur ensemble, qui sont susceptibles d'être proscrits sur la base de leur exhalaison, réelle ou fantasmée. David Le Breton, qui a étudié en détail ce phénomène, va jusqu'à faire de l'odeur « un ingrédient indispensable à la haine de l'autre »³⁵, montrant que la réduction essentialisante permet de prêter à autrui une identité intrinsèquement répulsive sur la seule base du sillage qu'on lui attribue.

Un autre facteur explique l'attention portée à la sémiologie olfactive et aux informations que sa maîtrise est supposée fournir : la capacité de pénétration des odeurs. Plus que tout autre sens, l'odorat est une incorporation largement involontaire d'émissions extérieures. Cette *prise en soi* de l'autre peut être plaisante, notamment en contexte amoureux, mais elle est parfois vécue comme une forme d'agression, de violation de la sphère individuelle. Cette double dimension de contrainte et de pénétration joue un rôle important dans la dévaluation de ce sens. L'un de ses plus fameux contempteurs, Kant, fonde sa démonstration de l'infériorité de l'odorat sur cet aspect envahissant et forcé. Selon lui, « [l]'odorat est une sorte de goût à distance ; les autres sont contraints de participer bon gré, mal gré à ce plaisir, et c'est pourquoi, contraire à la liberté, il est

³² « Brûler ou pourrir », résume l'anthropologue Jean-Pierre Albert au sujet de la thérapie antique consistant à combattre les maladies évoquant la putréfaction par le biais de parfums ou d'épices (ALBERT Jean-Pierre, « L'odeur des autres. À propos de quelques stéréotypes », in : *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, dir. BOËTSCH Gilles, HERVÉ Christian, ROZENBERG Jacques J., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2007, p. 80).

³³ *Le Miasme et la Jonquille*, op. cit., p. 128. Nous reviendrons de façon approfondie sur l'ensemble de ces aspects dans le chapitre « Chrême et blasphème ».

³⁴ Pour une autre illustration de ce phénomène, voir aussi COURMONT Juliette, *L'Odeur de l'ennemi. L'imaginaire olfactif en 1914-1918*, préface d'Alain Corbin, Paris, Armand Colin (« Le fait guerrier »), 2010. La brochure tristement célèbre du Dr Bérillon, « La bromidrose fétide de la race allemande » (*Revue de psychothérapie*, 1915), y fait notamment l'objet d'une analyse détaillée.

³⁵ « Les mises en scène olfactives de l'autre », art. cité, p. 119.